

## Nouvelles lectures du monde ouvrier : de la classe aux personnes

In: Genèses, 6, 1991. pp. 179-189.

---

Citer ce document / Cite this document :

Weber Florence. Nouvelles lectures du monde ouvrier : de la classe aux personnes. In: Genèses, 6, 1991. pp. 179-189.

doi : 10.3406/genes.1991.1102

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1991\\_num\\_6\\_1\\_1102](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_6_1_1102)

---

# Nouvelles lectures du monde ouvrier : de la classe aux personnes

*Florence Weber*



## Ouvrages et articles commentés

Olivier Schwartz, *le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

Jean-Pierre Terrail, *Destins ouvriers. La fin d'une classe ?*, Paris, PUF, 1990.

« Automobiles », *Critiques sociales*, n° 1, mai 1991.

Alf Lüdtke, « La domination au quotidien. "Sens de soi" et individualité des travailleurs en Allemagne avant et après 1933 », *Politix* : « Le populaire et le politique I. Les usages populaires du politique », n° 13, premier trimestre 1991, p. 68-78.

1. Comme en témoignent les deux numéros de *Politix* : « Le politique et le populaire (I) : les usages populaires du politique », n° 13, premier trimestre 1991, et « Le politique et le populaire (II) : les usages politiques du populaire », n° 14, deuxième trimestre 1991.

2. Cf. Claude Grignon, Jean-Claude Passeron, *le Savant et le populaire*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes études », 1989. Cf. aussi, dans *Politix*, n° 13, l'entretien avec Claude Grignon, p. 35-42 ; dans

LES travaux sur la classe ouvrière, et plus généralement sur les classes populaires, se multiplient en France depuis quelques années, après deux décennies d'un désintérêt relatif. L'attention s'y déplace, des domaines devenus classiques de la sociologie du travail industriel et de l'histoire du mouvement ouvrier, vers des études plus anthropologiques des cultures populaires. Un tel déplacement s'accompagne d'une transformation des enjeux et du statut de ces travaux, devenus l'occasion privilégiée d'interroger le rapport entre les intellectuels et le populaire – sous la double perspective du politique<sup>1</sup> et de l'épistémologie<sup>2</sup>.

Sans vouloir refaire l'histoire des études ouvrières<sup>3</sup>, j'ai choisi ici, pour m'interroger à la fois sur l'évolution actuelle des conduites ouvrières et sur les nouvelles manières de les appréhender, de mettre en rapport les deux livres récents de Jean-Pierre Terrail et d'Olivier Schwartz, parce qu'ils désignent des phénomènes convergents dans l'évolution des modes de vie ouvriers (le désinvestissement des lieux habituels de la classe, travail et politique, et l'investissement de lieux « nouveaux », consommation, école), à partir de travaux empiriques (l'un plus « sociographique », l'autre plus « ethnographique<sup>4</sup> »). De plus, leurs conceptualisations de ces nouvelles conduites ouvrières, bien que distinctes, vont dans le même sens (extension de la sphère du « soi » ou primat du « je » sur le « nous ».)

Je compléterai ces lectures parallèles à l'aide d'études récentes qui ouvrent d'autres perspectives sur le changement du rapport au travail et sur la question du « quant-à-soi » des ouvriers et de l'émergence de la « personne » dans le monde ouvrier.

## Individuation et privatisation : l'ambivalence des concepts

Jean-Pierre Terrail utilise deux enquêtes sur le personnel ouvrier de grandes usines dans la région de Caen (la SMN, usine sidérurgique de 6 000 salariés en 1985 ; Renault véhicules industriels, 4 500 salariés en 1986) pour montrer les progrès de l'individuation ouvrière sur fond de crise du syndicalisme et, après l'étude de récits biographiques d'intellectuels d'origine ouvrière, conclut à un changement radical des rapports entre la classe ouvrière et ses membres. Olivier Schwartz, à partir d'un séjour ethnographique de cinq ans dans un grand ensemble du Nord, conclut à une privatisation croissante dans un monde ouvrier où le « foyer », pôle privé à présent surinvesti, concurrence efficacement les expériences collectives. Ces deux ouvrages désignent, comme d'autres travaux, des lieux d'investissement « individuel » qui priment aujourd'hui sur les sphères collectives qui ont marqué la constitution de la classe ouvrière.

Reprenons d'abord la démonstration des auteurs. Sans les simplifier à l'extrême, on peut résumer ainsi leurs thèses convergentes : on assisterait aujourd'hui à une transformation, par « privatisation » (Schwartz) ou par « individuation » (Terrail), d'un univers ouvrier naguère encore communautaire ou collectif, voire collectiviste, où les familles étaient insérées dans des solidarités de quartier ou de milieu professionnel fortes, solidarités que cristallisait le mouvement ouvrier, indissociablement syndical et politique. Il s'agirait donc d'un effritement de la classe par transformation du rapport entre « nous » et « je » (Terrail), visible non seulement dans la « dépolitisation » ou la désyndicalisation ouvrières, mais aussi dans l'affaiblissement des groupes primaires (sur les lieux de la résidence et du travail) et même à l'intérieur des familles ouvrières où le rapport entre collectif et individuel s'inverserait. Pour Terrail, alors que le



*Politix*, n° 14, Claude Fossé-Poliack, Gérard Mauger, « La politique des bandes », p. 27-43, et Bernard Pudal, « Le populaire à l'encan », p. 53-64.

3. On lira, à ce sujet, Michel Verret, « Regard sur l'histoire de la sociologie ouvrière française », *Politix*, n° 13, p. 50-56.

4. J'aurais pu, en particulier, rendre compte de Michel Pinçon, *Désarrois ouvriers*, Paris, L'Harmattan, 1987 ; Michel Verret, *la Culture ouvrière*, Saint-Sébastien-sur-Loire, ACL Éditions (je renvoie, pour ces deux ouvrages, au compte rendu qu'en fit Michel Bozon : « Trois images de la culture ouvrière », *Revue française de sociologie*, vol. 30, 1989). Mais aussi de Jean-Pierre Castelain, *Manières de vivre, manières de boire*, Paris, Imago, 1989, ou encore de Martine Segalen, *Nanterriens, familles dans la ville*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990. Tous ces ouvrages témoignent diversement de l'avènement d'une approche « anthropologique », ethnographique et localisée du monde ouvrier.

« nous » de la famille primait sur le « je » dans la génération précédente, la génération des jeunes adultes aujourd'hui serait caractérisée par « le développement autonome du je qui donne sens à la constitution de ce nous » qu'est la famille (p. 212). Pour Schwartz, le repli sur la famille ne serait qu'une des manifestations du développement de la sphère privée ; il lit, au sein même de la famille, des tendances centrifuges qui permettent aux individus d'échapper aux rôles prescrits – ou tout au moins de désirer y échapper.

Les deux processus de « privatisation » et d'« individuation » ont en commun de s'opposer au « collectif » : la notion de « monde privé » renvoie « au processus par lequel un sujet se sépare, pose une fraction de son existence ou du monde extérieur comme son bien propre, et cesse – à ses propres yeux – de relever du collectif » (Schwartz, p. 29). Elle renvoie au secret, au « monde propre » et à l'« autonomie » individuelle. Le projet de Terrail englobe cette question de la privatisation, puisqu'il s'agit, pour lui, de faire une « sociologie des modes d'individuation » qui reconnaisse, dans l'histoire personnelle des individus, à la fois la socialisation et la singularisation (p. 20). L'individuation « bourgeoise » ou « marchande » retrouve les mêmes caractéristiques que celles dégagées par Schwartz autour de la privatisation, en les englobant : transformation du temps, séparation du public et du privé et intimité de la vie quotidienne, désir d'émancipation individuelle. L'individuation ouvrière s'effectue en termes de « développement de la personnalité ouvrière », de « diversification des trajectoires de classe », de « privatisation » et de « désenclavement » (p. 99).

Chacune de ces notions est marquée d'ambivalence. Chez Schwartz, c'est le sens social du processus de privatisation qui est double et contradictoire. D'un côté, en effet, la privatisation est liée à une « amélioration » des conditions de vie ouvrières. Rendue possible

par le relatif enrichissement de la société ouvrière pendant les années 1960-1970 (« le desserrement des frustrations »), la conquête du monde privé est, elle-même, une amélioration : elle « prend une dimension émancipatrice » (p. 519), liée à l'accès à un « hédonisme », elle « correspond à un recul de la domination » (p. 520). En ce sens, elle s'observe plus dans les familles en ascension sociale (p. 80). D'un autre côté, et dans un deuxième temps, cette privatisation positive rencontre, avec la crise et le chômage de masse des années 1980, une seconde forme de privatisation, extrêmement négative, liée à l'enfermement, au « repli familial », à la « réclusion domestique » des familles les plus précarisées. La même attitude – le « privatisisme » – change donc de sens selon les fractions concernées et selon les époques : d'une logique de l'autonomie émancipatrice et de l'appropriation – pour les fractions en ascension pendant la phase de « dépaupérisation » – à une logique de la dépossession et de la privation – pour les plus précaires et pendant la phase actuelle de paupérisation. Mais cette double connotation déteint en quelque sorte sur chacun des deux pôles : au pôle négatif, le monde privé fonctionne comme ultime capacité de défense des plus démunis, dernière ligne de résistance ; tandis que derrière le pôle positif se profilent des éléments négatifs de fermeture, celle des rôles sexuels, au caractère « fortement répressif » (p. 524). L'ambivalence du concept de privatisation renvoie à une ambivalence du jugement porté sur les attitudes – qui manifestent à la fois une capacité d'autonomie individuelle et une soumission à des contraintes sociales et qui, en tant que telles, sont tantôt appréciées comme des signes positifs, tantôt déplorées comme des indices de manques.

Chez Terrail, l'ambivalence se situe à la fois en amont et en aval du concept d'individuation. Ce dernier est marqué sans ambiguïté d'une valeur historique positive (dans le sens

de la « modernité »), puisqu'il décrit un processus général à l'œuvre dans toutes les classes de la société, bien qu'avec des rythmes différents. L'individuation ouvrière marque l'entrée des ouvriers dans la société marchande, selon l'aboutissement d'une sorte de diffusion des conditions sociales (objectives) de l'individuation. L'ambivalence se situe en amont : du côté des corollaires politiques du processus. En effet, ce dernier s'accompagne d'une « décomposition culturelle et politique » et il opère dans le contexte d'une crise de la représentation politique de la classe ouvrière, saisie à travers la crise du syndicalisme et, de façon plus allusive, le déclin du parti communiste. C'est directement la disparition de la classe qui est en jeu, puisque « la pratique politique ouvrière apparaît non seulement comme une dimension mais comme un opérateur essentiel de la culture de la classe » (p. 78). Son affaïssement signifie la fin de la culture de classe. Le prix du mouvement contemporain (« historiquement progressif ») de l'individuation ouvrière est « la déstructuration d'une culture du savoir-vivre ensemble, où l'individu trouvait matière à protection et convivialité ; l'affaiblissement de la forme correspondante de conscience de classe ; la perte de savoirs et de savoir-faire spécifiques ; l'isolement des individus qui accompagne trop souvent, quand il n'en est pas la forme exclusive, leur autonomisation » (p. 267). Mais ambivalence aussi en aval du processus d'individuation : ce dernier peut, en effet, conduire au développement – positif – des individualités, favorisant une plus grande autonomie individuelle et un affaiblissement du « conformisme », avec l'émergence d'attitudes « modernes » comme la revendication d'une scolarisation prolongée, la limitation de la fécondité, le travail féminin. Mais il peut aussi mener à des attitudes « individualistes » – revers négatif de l'individuation, lié à l'échec social, à l'isolement et à la « survie quotidienne ».

Même si Jean-Pierre Terrail prend toujours soin de laisser ouvertes les perspectives d'avenir, qu'il croit et souhaite « autogestionnaires », on a ici, comme en d'autres lectures, le sentiment diffus d'un travail intellectuel de « deuil de la classe » ou de deuil de la conscience de classe. La « fin de la classe » se lit à ses deux pôles : vers le bas, du côté des plus précaires, par un retour apolitique aux exigences de la survie quotidienne où la conscience de classe fait (cruellement) défaut et où prévaut l'individualisme négatif de Terrail ou la privatisation/privation de Schwartz ; vers le haut, par des sorties de la classe ouvrière, dans les profils modernes des techniciens ou des employées de bureau (Terrail, p. 98). Elle signale alors une plus grande intégration de ces ouvriers promus – de la classe tout entière ? – dans la société moderne.

## **Classe objective, biographies individuelles et destins familiaux : disparition des solidarités ou invisibilité des groupes d'interconnaissance ?**

Ainsi, individuation et privatisation, « fin d'une culture de l'exclusion » (Terrail), « désenclavement de l'existence ouvrière » (Schwartz), peuvent-elles toutes deux se lire comme une perte (perte des anciennes solidarités de groupe) et comme un acquis (accès à l'autonomie personnelle et à la maîtrise de son destin). Les descriptions s'organisent, dans l'un et l'autre ouvrage, autour de ce fil conducteur.

Terrail s'appuie d'une part, sur une étude approfondie de deux univers professionnels, de deux « cultures d'entreprise » où la culture syndicale prend toute sa place ; d'autre part, sur les transformations de la famille qu'il appréhende à la fois par l'enquête sur le personnel ouvrier de ces deux usines et par une série d'entretiens menée avec des intellectuels issus de la classe ouvrière, qui reviennent sur les conditions de leur scolarisation.

Il analyse très finement, dans les deux usines, l'histoire du syndicalisme, sa crise récente, en montrant statistiquement les différences sociales entre militants, syndiqués et non syndiqués, restituant ainsi des logiques objectives d'investissement ou de désinvestissement dans le travail et dans le syndicat sur lesquelles je reviendrai dans un instant. Il cherche ensuite, dans une autre enquête (apparemment déconnectée des deux premières), à rendre compte des logiques subjectives de « l'appropriation des conditions d'existence » par des histoires de vie singulières centrées sur la scolarisation. Il combine ainsi une sociologie quantitative restituant l'objectivité des rapports sociaux et une sociologie qualitative, faisant sa part aux retours sur soi « subjectifs ». On se prend, à la lecture de ces analyses convaincantes, à regretter que l'auteur ne les ait pas complétées par une enquête plus ethnographique – éclairant les conditions concrètes de l'appartenance des individus aux groupes d'interconnaissance que sont nécessairement, au moins partiellement, une usine ou un atelier, une section syndicale, un quartier, une école. On se prend même à se demander si l'hypothèse d'un affaiblissement des solidarités et d'une disparition des « sociabilités traditionnelles » n'est pas une conséquence de ce double parti-pris de méthode qui évite les interactions et saisit, dans un cas, un personnel ouvrier défini par son emploi et dont on interroge un échantillon représentatif – laissant du même coup de côté, ou du moins à la périphérie du regard, les réseaux de relations –, dans l'autre cas, des individualités définies par la singularité de leur destin exceptionnel qui, en effet, les isole. Même si ces deux stratégies d'enquête sont parfaitement justifiées pour étudier le rapport au travail et au syndicat d'une part, le rapport à l'école et à la famille d'autre part, et bien qu'elles fassent, à chaque fois, la part des liens de co-résidence et d'appartenance à différents groupes, il semble qu'elles ne puissent saisir les dynamismes interactifs propres aux groupes primaires dont

l'auteur prouve pourtant qu'il saisit toute l'importance, dans un passage périphérique mais éclairant consacré à la sorcellerie (p. 29-30). En effet, si l'on prend au sérieux l'analogie esquissée par l'auteur entre accusation de sorcellerie et accusation de jalousie et si l'on considère, avec lui, qu'il s'agit de pratiques visant à faire respecter une exigence d'égalité et « les fortes contraintes de la réciprocité » dans un contexte où émergent des individualités en position d'accumulation, on pourrait, avec profit, utiliser cette analyse d'une configuration sociale (où l'exigence d'égalité se heurte à l'affirmation de soi comme personne potentiellement supérieure et dangereuse) dans des études de groupes primaires ouvriers et se demander dans quelles conditions l'émergence d'individualités « concurrence », ou non, la cohésion d'un groupe.

Car c'est bien la question que Terrail rencontre dans ses analyses du syndicalisme : après avoir constaté que tout se passe comme si « le développement des capacités individuelles et leur mobilisation en vue de la promotion professionnelle et sociale devaient naturellement éloigner du syndicalisme, c'est-à-dire d'un projet de promotion collective » (p. 216), il indique qu'il ne devrait pas en être ainsi : « Le problème qui est posé aujourd'hui [au mouvement ouvrier] est celui de sa capacité à reconnaître le développement général de l'individualité ouvrière ; à en faire un levier central de la transformation sociale [...]. Après tout, l'émancipation des individus ne constitue-t-elle pas pour lui l'objectif principal ? »

Mais son analyse du syndicalisme est trop marquée par la prise en compte du « projet » et des « objectifs » pour faire toute leur place aux relations inter-individuelles et aux positions respectives des uns et des autres (militants, syndiqués, anciens syndiqués, jamais syndiqués) pris dans des logiques de réciprocité et de jalousies qui interfèrent avec les « prises de position » idéologiques ou politiques<sup>5</sup>.



5. Pour une esquisse d'analyse de la syndicalisation par le biais des rapports entre les délégués d'atelier et « leurs » ouvriers, cf. Michel Pialoux, Florence Weber (avec Stéphane Beaud), « Crise du syndicalisme, dignité ouvrière », *Politix*, n° 14, p. 7-18.

6. Olivier Schwartz, « Sur le rapport des ouvriers du Nord à la politique. Matériaux lacunaires », *Politix*, n° 13, p. 79-86.

7. Richard Hoggart, *la Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.

8. Peter Willmott, Michael Young, *Family and Kinship in East London*, London, Routledge and Kegan Paul, 1957 [*le Village dans la ville*, Paris, Centre Georges-Pompidou, Centre de création industrielle, 1983].

Schwartz, quant à lui, centre son attention sur des familles ouvrières résidant dans un grand ensemble du Nord ; il étudie les relations dans le couple et dans la famille élargie, la division sexuelle des rôles, l'ensemble des attitudes féminines et masculines et leurs différents lieux d'investissement, s'appuyant sur des exemples pour monter la matrice des normes et des écarts à la norme. Les histoires de ces familles, relatées dans leur singularité, constituent autant de récits psychanalytiques d'où émergent la figure de la mère, les rapports mère/fille et mère/fils, les difficultés structurelles des relations de couple... Elles font la part belle aux espaces de résidence et saisissent, comme en creux, le rapport au travail (du point de vue des individus hors espace professionnel) et le rapport au politique (une expérience locale de cellule communiste est ainsi analysée comme une « légitimité substitutive » et un « déni de la réalité<sup>6</sup> »).

L'intérêt porté aux relations intrafamiliales laisse dans l'ombre les positions respectives des familles et des individus dans les groupes d'interconnaissance où se jouent micro-hiérarchisations et rappels à l'ordre – groupes de copains, de collègues, de voisin(e)s, de camarades, etc. Or, malgré les affirmations (qui convergent avec celles de Terrail) sur la dissolution des solidarités et des communautés « fusionnelles » de mineurs, de tels groupes sont repérables dans les descriptions mêmes des entretiens, où se retrouvent souvent, avec l'enquêteur, deux familles voisines, ou deux amis, ou un père, une fille et une de ses amies, etc. Tout se passe comme si l'objet de l'enquête (les relations intrafamiliales, le monde « privé ») avait occulté ces autres groupes d'interconnaissance, informels et peu valorisés, faute aussi d'un regard qui les valorise : copains de café, relations nouées autour du jardinage ou du travail à-côté (très bien décrit, par ailleurs, mais sous le concept d'un univers « privé » masculin, d'un troisième lieu, de « tierces activités », purement individuels,

p. 319-377) ; mais aussi l'« assemblée des femmes » dans l'espace de cohabitation (évoquée p. 275-281 comme « pôle domestique élargi »).

Mais si cette dimension (de groupes d'interconnaissance multiples et mobiles où se font et se défont les amitiés, les réputations, les échanges), bien que présente et aperçue, ne peut pas combler aux yeux de l'auteur le vide laissé par la « communauté fusionnelle » traditionnelle (ici, celle des mineurs, évoquée avec nostalgie ou hargne par les enquêtés ; mise en évidence, ailleurs, comme espace de solidarités par Verret ou comme « quartier » par Hoggart<sup>7</sup>, Willmott et Young<sup>8</sup>, et d'autres), c'est aussi parce que les enquêtés ont, sous la plume de Schwartz, le statut de « personnages » : les interactions prennent place dans des destins, individuels et familiaux ; elles ne se laissent pas décrypter, du coup, comme des événements collectifs où prendraient corps et sens des valeurs collectives. Lorsque Schwartz repère de telles valeurs collectives dans le comportement des individus, il les réfère à une culture de classe imposée comme de l'extérieur, sans voir qu'elle se réactualise sans cesse dans de multiples rappels à l'ordre ou dans des conceptualisations indigènes partagées, qui permettent l'interprétation (la mise en mots) des événements interindividuels.

## **Classe ouvrière et dignité personnelle : quelques pistes**

Ces deux ouvrages offrent ainsi une multitude foisonnante et passionnante de descriptions et d'analyses des pratiques ouvrières actuelles. Mais leurs deux concepts centraux offrent une grille de lecture qui contient en elle-même sa conclusion : la classe dépérit, les groupes se dissolvent, la conscience de classe s'affaisse, tandis que croissent les aspirations individuelles à la sortie de la classe (les transfuges) et le repli sur le privé-privation et sur l'individualisme-isolement des plus précaires.



Dans quelle mesure ce processus de fractionnement de la classe est-il radicalement neuf et dans quelle mesure porte-t-il en germe la disparition de la classe ? Il est certain que les conditions de la scolarisation ouvrière ont changé (d'une période (1880-1930) où l'école primaire « intègre la classe ouvrière à la nation », à une deuxième (1930-1960) où la promotion sociale vers le salariat non ouvrier passe peu par l'école, à une troisième enfin (1960-1975) où l'école devient la médiation essentielle pour sortir de la classe et même, pour s'y maintenir honorablement). Il est non moins certain que les ouvriers sont toujours moins scolarisés que les autres<sup>9</sup>. D'autre part, si les sorties individuelles de la classe ouvrière ont considérablement augmenté, elles conduisent, comme le note Terrail (p. 97), à un « fort renouvellement humain du groupe social et à des processus de substitution (lignées de prolétarianisation récente prenant la place de lignées ouvrières anciennes accédant au salariat non ouvrier) », qui ne préjuge en rien des transformations des conditions de classe ni de la fin de celle-ci. Quant à la « déchéance » des plus précaires (vers le chômage, l'isolement, l'alcoolisme), si la crise en a accentué le risque, on pourrait, sans doute, montrer qu'elle constitue un spectre permanent pour les membres de la classe et n'est pas un phénomène radicalement nouveau.

Que la représentation politique de la classe soit en crise ; que les espoirs messianiques ou millénaristes mis en cette classe par certains intellectuels et certains mouvements politiques se soient évanouis, certes. Par ailleurs, les conditions de travail d'une part, les contraintes de la consommation marchande d'autre part, se sont modifiées sous l'effet de la croissance, puis de la crise. Les analyses de Terrail et de Schwartz sont bonnes à prendre. Leurs conclusions, à la fois optimistes (développement d'une plus grande autonomie individuelle et maîtrise croissante par chacun de son destin) et pessimistes (fin des communautés fusionnelles,



9. « Moins longtemps, moins vite, moins bien », comme le rappelle Michel Verret, *la Culture ouvrière*, *op. cit.*, p. 137.

10. Claude Grignon, « Automobile et ethnocentrisme de classe », *Critiques sociales*, *op. cit.*, p. 5.

11. Stéphane Beaud, Michel Pialoux, « Être OS chez Peugeot : changements techniques et usure au travail », *ibid.*, p. 15.

12. Pierre Cam, « Le bricolage : un art pour l'art », *ibid.*, p. 37.

13. Florence Weber, *le Travail à-côté*, Paris, Inra/Éd. de l'EHESS, 1989.

baisse de la sociabilité, crise de l'identité collective) me paraissent rapides et, pour tout dire, inutilement généralisées.

Le premier numéro de *Critiques sociales* sur les automobiles vient nous apporter opportunément « un démenti particulièrement net à l'idéologie selon laquelle le développement de la « consommation de masse » se traduirait inévitablement par l'homogénéisation des modes de vie et l'effacement des différences entre les classes<sup>10</sup> ». En s'intéressant aux changements qui affectent le travail industriel tels qu'ils sont vus par un ouvrier de Sochaux, et en faisant entendre une « parole d'ouvrier », Stéphane Beaud et Michel Pialoux nous rappellent deux choses. D'une part, la « modernisation du travail » s'accompagne d'une « réorganisation des formes d'exercice du pouvoir », d'une dégradation de la situation de nombreux ouvriers, que ce soit par la soustraitance, par l'appel croissant à de jeunes intérimaires, ou par la dégradation des conditions du travail pour les « anciens » OS, mais aussi par la fermeture des perspectives d'avenir, tant pour les « vieux » que pour les jeunes. D'autre part, un tel entretien montre un refus d'être enfermé dans une identité ouvrière qui ne prendrait en compte que le statut de « producteur », « voué aux tâches "dégradantes" de la production manuelle » : « A ses yeux, il est bien autre chose qu'un simple ouvrier Peugeot [...] l'image qu'il veut donner de lui-même, c'est bien celle de quelqu'un qui ne se résout pas à laisser imposer de lui-même une définition (restrictive) d'homme de l'usine<sup>11</sup> ».

L'attention accordée au style de vie d'un « vrai bricoleur » par Pierre Cam, dans le même numéro, montre à la fois « un état d'esprit général », un « art de vivre », une éthique, et, dans le cas évoqué ici (celui d'un ouvrier tourneur, spécialisé dans le bricolage automobile) un « souci d'individualiser les objets manufacturés », d'y apporter sa marque, de les « personnaliser<sup>12</sup> ».

Ces deux études apportent un éclairage nouveau aux processus décrits par Schwartz ou Terrail comme montée des individualités ou privatisation. En effet, l'identité au travail et l'identité hors travail ne se concurrencent pas : elles ne peuvent se comprendre l'une sans l'autre, et la séparation même entre un « ouvrier-au-travail », idéalement syndiqué et revendicatif, et une « personne privée », qui ne pourrait s'affirmer comme telle que sur les débris de sa condition ouvrière, est une violence interprétative faite sur des individus qui sont *en même temps* des ouvriers et des personnes (et non alternativement l'un puis l'autre) et à qui, trop souvent, l'on dénie, dans le travail professionnel, la dignité de personne (témoin, cet ouvrier de Dambront qui disait : « Je suis un numéro à l'usine, ça suffit<sup>13</sup> »). Restaurer l'unité de la personne qui est en même temps ouvrier d'usine et bricoleur, lever la (fausse) séparation entre « sphère publique du travail » et « sphère privée » des intérêts personnels, comme le font, chacun à leur façon, S. Beaud et M. Pialoux, et P. Cam, permet de surmonter la fausse opposition entre d'une part, un ouvrier socialisé par l'usine et la politique et d'autre part, un ouvrier « privé » ou « individualisé » qui serait du même coup, en dehors du travail et de la politique, désocialisé, renvoyé dans son « foyer » ou dans son projet de promotion scolaire et sociale – hors classe.

Les résultats des enquêtes sur le personnel de la SMN et de la RVI, tels qu'ils sont exposés par Terrail, vont d'ailleurs dans ce sens : il observe, en effet, une forte corrélation entre les attitudes à l'égard du travail et du syndicat et les comportements familiaux, pour chacune de ses catégories d'analyse (pour la SMN : différences entre fils de salariés SMN et salariés sans ascendance dans l'usine, p. 131 et 136-137 ; pour la RVI : différences entre militants, syndiqués non militants, anciens syndiqués et jamais syndiqués, p. 193 et 197-198). Mais Terrail cherche à *expliquer* les attitudes à l'égard du syndicalisme et s'interdit, de ce fait,

de considérer l'ensemble des attitudes, politiques, familiales et professionnelles, comme un tout cohérent.

Alf Lüdtke offre un concept pour penser, à la fois dans le travail et hors travail, ce que j'ai appelé ailleurs<sup>14</sup> la « dignité personnelle » : le concept d'« *Eigen-sinn* »<sup>15</sup>. Le « quant-à-soi » des ouvriers se révèle dans des façons de « détourner du temps et de l'espace pour soi-même », dans des « activités et des désirs grâce auxquels les individus, seuls ou en groupe, s'efforcent d'échapper aux exigences et aux ordres venus "d'en haut" ou de "l'extérieur" »<sup>16</sup>.

Le « quant-à-soi » desserre l'étau des obligations et des nécessités de l'usine, au moins pour quelques instants : « ce n'est pas l'alternative entre coopération ou conflit, entre distanciation par le « sens de soi » ou acceptation qui est décisive, mais leur intrication » (p. 74). La « conscience de soi » « insiste sur un élément intérieur et aussi personnel de l'individualité qui permet de s'approprier, dans la pratique, des exigences "d'en haut ou de l'extérieur" et qui, en même temps, s'y soustrait ».

Que Alf Lüdtke ait forgé le concept d'« *Eigen-Sinn* » pour rendre compte des comportements ouvriers au travail dans les années 1890 d'une part, 1920-1930 d'autre part, manifeste à mes yeux, de façon éclatante, ce qu'a de factice la conception d'une *évolution* vers la privatisation ou l'individualité que l'on rencontre dans les ouvrages de Terrail ou de Schwartz. Elle manifeste également, me semble-t-il, une évolution dans les façons d'appréhender les conduites ouvrières : les intellectuels ont tendance, aujourd'hui, à mettre l'accent sur ce qui individualise les ouvriers (au risque de diluer le concept de classe), influencés peut-être par l'affaïssement d'une idéologie « collectiviste » dont une classe ouvrière rêvée ou inventée était le support. Je ferais volontiers l'hypothèse que ce ne sont pas tant les pratiques ouvrières qui ont changé que le regard que nous pouvons porter sur elles : incités,

14. Michel Pialoux, Florence Weber, « Crise du syndicalisme et dignité ouvrière », *op. cit.*

15. Ce concept pose des problèmes de traduction : traduit par « sens de soi » dans l'article de *Politix*, n° 13 ; par « domaine réservé » ou par « quant-à-soi » dans Alf Lüdtke, « Le domaine réservé ; affirmation de l'autonomie ouvrière et politique chez les ouvriers d'usine en Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *le Mouvement social*, janvier-mars 1984, p. 29-52. On pourrait aussi traduire par « sens propre », « sens privé ». J'utiliserai ici le terme de « quant-à-soi » qui me semble le moins inadéquat. Alf Lüdtke parle aussi, dans *Politix*, d'estime de soi (*eigene Selbstachtung*), p. 74, d'affirmation de soi (*Sichbehaupten*), p. 71 et enfin d'appropriation (*Aneignung*) : l'ensemble de ces termes fait écho, me semble-t-il pour l'instant, à celui de « dignité personnelle » mais aussi aux analyses du « travail pour soi » que j'ai développées dans *le Travail à-côté* (*op. cit.*). Les mots sont ici piégés et il est, par exemple, très difficile de tenir compte de la nuance péjorative du mot « personnel » dans le langage ouvrier où la formule « Tu es bien personnel » contient une forte accusation d'égoïsme.

16. Alf Lüdtke, « La domination au quotidien », *Politix*, n° 13, p. 73.

jusqu'à récemment encore, à nous intéresser aux dimensions collectives de l'existence ouvrière par l'espoir politique que d'elles viendrait le salut, nous sommes aujourd'hui portés à observer mieux les pratiques par lesquelles les ouvriers montrent qu'ils sont aussi (surtout ?) des personnes singulières. Ils n'en sont pas moins des ouvriers, c'est-à-dire des personnes qui dépendent, pour vivre, d'un salaire qu'ils obtiennent en travaillant comme producteurs dans des usines. Les multiples façons dont ces individus peuvent conjuguer leur position dominée (non seulement dans le cadre de leur travail salarié, mais dans la société tout entière, du fait de leurs faibles revenus et de leurs difficultés partagées d'accès au savoir)

avec leur « dignité personnelle » ou leur « quant-à-soi » ; les façons, en d'autres termes (que je reprends à Michel Verret), dont ils arrivent à rendre « vivable » cette position dominée, dans tous les lieux de leur existence : voilà ce que désignent, en fin de compte, les concepts d'individuation ou de privatisation, bien que leur emploi présente l'inconvénient, considérable, de laisser croire que ces façons personnelles de (sur)vivre s'effectuent hors de tout groupe et en opposition avec une dimension « collective ». Bien que personnelles en effet, elles opèrent au sein de groupes primaires dans lesquels elles prennent sens et elles présentent des spécificités liées à la position de classe des individus.